

CLÉMENGE

NOUVELLE EN VERS.



L'âme va comme l'onde où sa pente l'incline.

LAMARTINE.

I.

Je veux vous raconter une histoire d'amour.
Ce thème est si banal me direz-vous sans doute,
Et surtout si malsain dans les romans du jour !
Avec lui bien des fois l'art a perdu sa route,
Et néanmoins il charme et sans cesse on l'écoute.

C'est que les sentiments ont ce don merveilleux
D'être toujours nouveaux en restant toujours vieux,
Le cœur ne change pas, c'est là son grand mérite :
Toujours naïf, toujours tendre et passionné,
Il suce encor le lait de l'enfant nouveau-né ;
Et s'il corrompt parfois sa nature d'élite,
C'est que l'impur milieu dans lequel il s'agite
De son souffle mortel un jour l'a profané.

Sans autre préambule, à mon titre fidèle,
Je vais donc vous conter, indigne historien,
Dans le cadre borné d'une simple nouvelle,
Un drame dans lequel la fable n'est pour rien.

Clémence avait seize ans ; elle était fille unique
Du général Robert, d'une illustre maison,
Vieillard en cheveux blancs, plein d'esprit, de raison,

Qui jadis, sous l'Empire et sous la République ,
Sur tous les champs d'honneur, volontaire héroïque,
Avait teint de son sang son antique blason.

De bonne heure Clémence avait perdu sa mère.
D'un père bien-aimé l'espérance et l'orgueil ,
A peine de l'enfance elle eut franchi le seuil,
Tout sembla lui sourire en ce monde éphémère :
Son âme n'avait pas une pensée amère ,
Son destin radieux n'offrait pas un écueil.

Insouciant enfant, joyeuse, riche et belle ,
Comment dès son printemps eût-elle pu prévoir
Que le malheur pouvait l'effleurer de son aile ,
Et dans son ciel d'azur jeter un voile noir?...

Oh ! la jeunesse !.. Elle est comme un beau jour de fête .
Elle chante, elle rit, des fleurs parent sa tête ,
Ses pas foulent en paix les fleurs des gazons verts ,
Elle n'a pas le temps, dans sa course folâtre,
D'entendre les sanglots qui passent dans les airs ,
De voir un seul des maux dont l'âme est le théâtre.

Attendez !.. le temps fuit, et le jour va venir
Où d'un cristal si pur l'onde va se ternir.

Un jour, sans y songer, Clémence devint triste.
Rêveuse, elle perdit son rire et sa gaieté ,
Oublia son bonheur , ses jeux, ses chants d'artiste,
Une vive rougeur éclaira sa beauté.
Aux baisers du soleil une fleur printanière
Entr'ouvre sa corolle au contour velouté
Où le prisme dépose un rayon de lumière.

Dans la saison des eaux , à Bade , le hasard
Avait près d'elle un jour conduit un beau jeune homme,

Élégant, riche, aimable, un parfait gentilhomme
Dont le regard avait troublé son doux regard.
Elle connut l'amour sans savoir comme on nomme
Ce doux penchant du cœur, et dès le lendemain,
En tremblant, l'inconnu fit demander sa main.

Sur le front virginal de sa fille adorée,
Le rude et vieux soldat avait mis tout son cœur ;
De ses soins dès l'enfance il l'avait entourée,
En poursuivant pour elle un rêve de bonheur ;
Il comprit d'où venait son trouble et sa langueur,
Et donna devant Dieu sa parole sacrée.
Le soir sous les tilleuls erraient les deux amants.
Confiants, ils juraient de s'aimer pour la vie,
L'espérance à leurs fronts brillait épanouie,
Et la brise embaumée emporta leurs serments.

II.

Comme un parfum d'encens, mystérieux symbole,
S'élève et disparaît aux lieux où nous prions,
De même, à nos regards, dans nos fêtes, s'envole
L'essaim jeune et riant de nos illusions.
Quels sont les biens réels?.. Quel instinct nous convie
A nous tant attacher aux choses de la vie?...
Notre âme à l'idéal demande le bonheur ;
L'amour, onde céleste à la source épurée,
Fournit une eau limpide à sa lèvre altérée,
Et nous cherchons pour elle et l'or et la grandeur ;
Aussi, quand sur nos fronts se pose le malheur,
Nous la sentons en nous faible et désespérée.

Déjà l'on avait fait les apprêts de l'hymen ,
Déjà les grands parents, en signe d'alliance ,
Ainsi qu'au bon vieux temps s'étaient serré la main ;
Tout allait pour le mieux, lorsqu'un malheur immense
Frappa le général, et la pauvre Clémence
A ce malheur si grand ne comprit jamais rien.

Il apprend un matin, ô fatale nouvelle !
Que, chargé de valeurs, son notaire infidèle
S'est enfui dans la nuit en pays étranger ;
Et ce désastre affreux que le sort lui révèle,
Lui montre la ruine assise à son foyer.

Oh ! pour ce noble cœur sans reproche et sans crainte,
Trempe longtemps au feu de la morale sainte,
Cette épreuve cruelle eût été sans danger ;
Mais il sait qu'il n'est pas seul au monde... sa fille
Pourra-t-elle sans dot trouver une famille ?
Lui mort, quel bras ami viendra la protéger ?

En un jour de printemps, alors que l'hirondelle
Voit son nid précieux par l'orage emporté
Du toit hospitalier qui l'avait abrité ,
Elle pleure et gémit, mais ce n'est pas pour elle :
Elle songe aux petits réchauffés sous son aile ,
Qui, surpris par la mort, ne verront pas l'été.

La crainte paternelle était trop légitime :
Notre amoureux prudent trouvant la dot infime,
S'éloigna... Ses serments étaient déjà rompus.
Ainsi la pauvreté fut imputée à crime.
Que de fois un hymen tient à quelques écus !

III.

Le ciel était serein, la nuit silencieuse :
Seuls, les vents murmuraient dans les arbres jaunis ;
La nature exhalait ses parfums... dans leurs nids
Les oiseaux retenaient leur voix mélodieuse.
Derrière ces volets discrets et transparents,
Dans cette maisonnette au bas de la vallée,
Quel est cet autre oiseau dont les tendres accents
Sur l'arôme des fleurs nous viennent par volée?..
Une vierge, une enfant, belle, pâle, accablée,
Laisse sur le clavier errer ses doigts mourants.

Sa chambrette est bien close, une lampe d'albâtre
Projette sur les murs une molle lueur...
Dans un réchaud pétille une flamme bleuâtre
D'où par degrés s'échappe une lourde vapeur....
O belle jeune fille !.. O ma pauvre Clémence !
(Car c'est elle, ô mon Dieu !... vous l'avez deviné.)
Comment ce noir dessein dans ton âme est-il né?..
Le dégoût de la vie est faiblesse et démence ;
Oh ! pourquoi laisses-tu s'envoler l'espérance
De ton cœur, d'innocence et d'amour couronné ?
Le ciel avait marqué ton front d'un divin signe :
Si le cœur de ton choix de ton cœur fut indigne,
Si, détournant la source impossible à tarir,
A des biens immortels et divins il préfère
Des biens matériels la trompeuse chimère,
D'un noble et froid dédain tu devais le punir.
La douleur rend la vie et plus belle et plus chère,
Après avoir souffert pourquoi veux-tu mourir?..

Son cœur bat résolu sous sa robe de moire,
L'éclair de son regard s'élançe vers les cieux,
D'un visage enfantin l'ovale gracieux
Apparaît à travers sa chevelure noire.
Des sanglots dans la voix et des pleurs dans les yeux,
Ses doigts cœurent fièvreux sur les touches d'ivoire.

.....
Une plainte ineffable, un sourd frémissement,
Mêlaient leur harmonie.... On ne saurait traduire
Les suaves accords que module et soupire
En bémols éplorés le sonore instrument.
La musique est la langue immortelle et divine
Qui révèle à nos sens sa céleste origine
Par un charme enivrant, pur, immatériel ;
Elle épure les cœurs et console les âmes ;
L'homme en tous lieux comprend son verbe universel,
Quoiqu'elle emprunte à l'ange et ses ailes de flammes,
Et les sons de sa voix, brillants échos du ciel.
L'âme aime à respirer dans son vaste domaine
Plus riche et moins borné que la parole humaine ;
Pour ses trésors de joie et toutes ses douleurs
Elle trouve une corde aux ondes nuancées
Où vibre l'allégresse où s'épanchent les pleurs ;
Pour tous ses sentiments, pour toutes ses pensées,
Les vents ont des soupirs ; en gerbes cadencées
Les notes dans les airs font éclore des fleurs.

Hélas ! sa voix expire, et sa tête se penche
Comme un oiseau blessé qui tombe de la branche,
Et dont le chant s'éteint sous le plomb du chasseur.
Le gaz empoisonné frappe déjà son cœur,

Déjà son front pâlit, son sein respire à peine,
Elle tombe, et soudain, par un suprême effort
Elle s'est relevée... Est-ce crainte, ou remord?
Une force secrète et l'attire et l'enchaîne...
Une dernière fois elle voudrait encor
Embrasser en mourant le crucifix d'ébène
Où sa mère imprima le baiser de la mort.

L'image du Sauveur dans sa douleur divine
Pend auprès du portrait de son père adoré.
Son vieux père qui dort dans la chambre voisine
A travers le tableau semble avoir soupiré,
La douleur va courber ce front chauve et sacré,
Et la croix de bois noir dans l'ombre s'illumine.

Déjà la pauvre enfant suit l'élan de son cœur.
Mais quel objet d'effroi vient s'offrir à sa vue?...
Elle jette un long cri d'épouvante et d'horreur,
Et recule, l'œil fixe, et la droite étendue...
Plus froide que le marbre elle en a la pâleur.
Soudain par le vieillard sa voix est entendue.
A la hâte, il accourt malgré ses pas tremblants,
(La tendresse d'un père est toujours inquiète)
Fait voler en éclats la porte qui l'arrête;
Comprend tout... les charbons sont encore brillants,
Il appelle Clémence!.. et la chambre est muette.
Clémence, de frayeur, avait caché sa tête
Dans son alcove sombre, aux plis des rideaux blancs.

Quelle apparition soudaine, inattendue,
A jeté la terreur dans cette âme éperdue?..
Est-ce un spectre, est-ce un ange au céleste flambeau
Qui vient pour l'éclairer sur le seuil du tombeau?...

« Là !.. » cria-t-elle enfin, « là ! mon père, mon père ! »
Et son doigt désignait la toile au cadre d'or,
« La voilà ! » — Le vieillard sentit sous sa paupière
Couler avec ses pleurs la sueur de la mort.
Il pressa dans ses bras sa fille infortunée,
Livra passage à l'air vivifiant et pur,
Et vit se dessiner sur la blancheur du mur
Le fantôme sauveur :.... une énorme araignée.
Ainsi, ni l'espérance au brillant horizon,
Ni l'amour d'un vieillard, maternelle tendresse,
Ni Dieu, ni l'amitié qu'en se tuant on blesse,
Ni le bonheur, ce rêve au fond d'une prison ;
La nature, les cieux, cette fleur de jeunesse
Qui fait qu'on sent à vivre une douce fierté,
Et l'horreur de la mort, rien n'avait arrêté
Cette enfant sur l'abîme où son âme est ravie.
Elle n'avait trahi ni faiblesse, ni peur,
Et pour un frêle insecte, une folle terreur
Lui rendit la raison, l'espérance et la vie,
Aujourd'hui, belle, heureuse, et le cœur triomphant,
Clémence est mariée et mère de famille.
En songeant au passé, son œil s'humecte et brille
Sur les cheveux dorés de son sixième enfant.

J. LACROIX.